

ter les reproches de mes amis, je courus à cet homme qu'ils n'avaient pu encore apercevoir de l'endroit où ils étaient.

— Pourquoi, lui dis-je, ne pas vous retirer quand j'ai pu de le faire ? vous avez failli vous faire écraser !..... Êtes-vous donc aveugle et sourd ?.....

A ces mots, cet homme me jeta un long regard d'amertume et de pitié qui me prouva qu'il voyait très bien et qu'il m'avait entendu ; puis il garda le silence, et ne fit plus attention à moi. J'examinai cet homme avec curiosité ; il paraissait fort âgé, mais encore vigoureux. Sa tête était belle et majestueuse, son teint hâlé, ses yeux vifs, sa barbe longue et blanche. Sa mise était celle d'un maître aragonais. Dugabé et Langlé étaient auprès de moi en ce moment, ils témoignaient aussi leur étonnement ; mais le guide, nous ayant pris à part, nous dit :—C'est l'homme de l'hospice, un Espagnol, un fou.

Dugabé se souvint en effet de l'avoir vu plusieurs fois pendant la saison des eaux.

Il habite cette petite maison que vous voyez-là, au bas de la montagne, derrière l'hospice, continua Estrujo, et tous les jours, excepté pendant la mauvaise saison, il monte ici, s'assoit, à cette place, regarde le port de Venasque, ne se dérange pour personne, qui que ce soit qui vienne à passer, et retourne le soir à sa chaumière.

— Est-il marié ?

— Non. Il n'a ni femme ni enfants.

— Il vit donc tout seul ?

— Absolument seul, ne parle à personne, ne va voir personne ; excepté M. le maire, je crois qu'aucun habitant du pays ne sait son nom.

— Et depuis combien de temps est-il établi dans cette maisonnette de l'hospice ?

— Je ne saurais vous dire ; je l'y ai toujours vu.

Tout ce que venait de dire Estrujo redoubla notre curiosité. Nous approchâmes de nouveau de l'homme de l'hospice, et lui adressâmes quelques questions auxquelles il ne répondit pas. Cependant nous restions debout devant lui. Le premier il rompit le silence.

— Vous avez donc grande envie de savoir mon histoire ? nous dit-il.

— Oh ! oui, grande envie ; mais nous n'osons pas vous prier de nous la raconter.

— Si je ne me trompe, dit-il en désignant Dugabé, vous êtes avocat, homme de loi enfin. Tous les ans, je vous vois ici à la saison des eaux, et malgré l'isolement dans lequel je vis, j'apprends quelquefois malgré moi des nouvelles. Je sais votre nom. Je sais qu'il n'y a pas encore long-temps vous avez défendu et fait acquitter aux assises de Toulouse N....., garçon de ferme de l'hospice.

— C'est vrai, répondit Dugabé.

— Ce garçon est venu quelquefois m'aider dans mes travaux trop pénibles pour mon âge et pour moi seul : il m'a tout raconté. Vous êtes un brave homme, qui avez sauvé un innocent des galères, et n'avez rien exigé pour cela. Vous êtes peut-être le seul homme auquel je parlerai aussi long-temps dans ma vie, peut-être le seul qui mérite ma confiance ; et j'ai besoin de quelqu'un à qui je puisse me confier pour accomplir après ma mort des volontés pour lesquelles je ne veux et ne dois pas faire de testament. Je vais vous dire toute ma vie devant vos deux amis ; puis à vous seul je dirai ce que j'attends de

vous quand je ne serai plus ; donnez-moi votre parole d'honneur que vous l'exécuterez, il n'y a rien qui puisse blesser votre conscience ; engagez-vous à le faire ?

— Je m'y engage sur l'honneur, répondit Dugabé.

— Eh bien, écoutez-moi maintenant, car il est nécessaire que vous connaissiez l'histoire de ma vie pour la mission dont vous serez chargé après ma mort.

Nous fîmes retirer notre guide qui, en vrai montagnard, s'étendit au soleil et ne tarda pas à dormir, puis nous étant mis tous quatre à l'ombre dans le creux d'un rocher, nous écoutâmes le récit de l'homme de l'hospice.

— Je suis Espagnol, nous dit-il, fils unique et seul héritier de don..... grand d'Espagne de seconde classe. Je fus élevé comme il convenait à ma fortune et à mon rang. A vingt cinq ans j'étais orphelin. Il est d'usage en Espagne que les nobles passent une année entière de deuil, après la mort de leur père, dans leurs terres les plus reculées et dans un isolement complet. Je regrettais vivement celui qui venait de mourir dans mes bras ; j'acceptai comme un saint devoir cet usage de ma patrie, et je me rendis dans l'Aragon où je possédais un château situé au pied de la Maladetta. Vous en avez vu les ruines, si vous avez tourné la montagne comme font beaucoup de voyageurs. Nous étions alors en 1799, l'Espagne était belle et puissante. La noblesse et le clergé y commandaient en maîtres absolus, et les lois féodales, plus rigides qu'en France, y étaient mieux cimentées par les prêtres et le roi. La noblesse régnait sur le peuple, le roi régnait sur tous. Pour moi, je l'avoue, j'étais fier de mon titre de comte, des prerogatives de mon rang, des droits de ma naissance. Mon alcade-major rendait la justice à mes vassaux, et mes vassaux en appelaient à moi quand la sentence ne leur paraissait pas juste.

Les fourches patibulaires qu'on voyait dressées devant la cour d'honneur du château annonçaient mon droit de condamner à mort dans tout le comte. La loi prononçait cette peine pour les contrebandiers. L'alcade les condamnait avec une sévérité sans exemple, sur laquelle je revenais toujours en commuant la peine. A cette époque les contrebandiers étaient plus nombreux qu'aujourd'hui. J'avais reçu des invitations de la cour pour détruire la contrebande, aussi j'avais armé en guerre un tiers de mes vassaux. Ils faisaient la garde, parcouraient les montagnes et prêtaient main-forte aux douaniers. Cette surveillance et les nombreuses condamnations des contrebandiers augmentèrent leur audace et leur nombre. Ils n'étaient d'abord que colporteurs, ils se firent brigands. Eux aussi organisèrent des bandes et résistèrent par la force les armes à la main. Cinquante de nos gens furent attaqués un jour près du port de la Picade, et presque tous massacrés par ces bandits. Je jurai dès lors de ne plus remettre ou commuer la peine prononcée par l'alcade, et de faire pendre aux fourches patibulaires le premier contrebandier qui serait pris.

Peu de jours après, l'alcade était devant moi et me présentait une sentence de mort à signer. J'hésitais, j'étais tremblant et troublé. Penser que quelques lettres à la suite les uns des autres allaient causer la mort violente d'un homme !.... Je voulais lire la sentence, je n'y voyais plus.... je priai l'alcade de me la lire lui-même. Il le fit aussitôt d'une voix ferme, mais je l'arrêtai